

# Franz Bartel

Depuis qu'elle est morte elle va beaucoup mieux



COLLECTION CE QUE LA VIE SIGNIFIE POUR MOI



BIBLIOGRAPHIE SÉLECTIVE DE L'AUTEUR

*Nulle part, mais en Irlande*, Le Temps qu'il fait, 2002

*Plutôt le dimanche*, Éditions Labor, 2004

*Le Jardin du Bossu*, Gallimard Série Noire, 2004

*Le Bar des habitudes*, Gallimard, 2005, prix Goncourt de la Nouvelle

*Pleut-il ?*, Gallimard, 2007

*Je ne sais pas parler*, Finitude, 2010

*Le Testament américain*, Gallimard, 2012

*Le Fémur de Rimbaud*, Gallimard, 2013



© Les Éditions du Sonneur, 2015

Collection dirigée par Martine Laval

ISBN : 978-2-916136-88-2

Dépôt légal : septembre 2015

Conception graphique : Sandrine Duveillier

Les Éditions du Sonneur

5, rue Saint-Romain, 75006 Paris

[www.editionsdusonneur.com](http://www.editionsdusonneur.com)

Erantz  
**Barfelt**

Depuis qu'elle est morte elle va beaucoup mieux

..... collection .....

CE QUE LA VIE SIGNIFIE POUR MOI

**C**ombiner l'humour noir à l'élégance, l'insolence à la poésie, l'amertume à la générosité, ou encore l'absurdité à la sagesse, la cruauté à la pudeur, ou pire l'effronterie à la délicatesse, c'est possible. Il suffit de lire quelques pages (celles d'aujourd'hui comme celles rédigées dès l'adolescence il y a une cinquantaine d'années et qui attendent, tranquilles, dans un grenier...), pour se rendre à l'évidence. De sa tanière des Ardennes, Franz Bartelt sait combiner tout cela, peut-être bien même qu'il ne sait faire que cela. Écrire, en secret, sans esbroufe, douze heures par jour et sept jours sur sept – ou presque. Écrire, sans nostalgie, avec un brin d'ironie, le temps qui passe, ne fait que passer

*et entraîner avec lui ses troupes d'anonymes, de destinées retranchées, de vies minuscules à la Pierre Michon, humaines, si superbement humaines.*

*Un écrivain qui se pose (nous pose) rien qu'avec des titres d'ouvrage, comme jadis l'ami Pierre Autin-Grenier, des questions follement fondamentales genre Pleut-il ?, ou qui affirme Plutôt le dimanche, mérite que l'on s'attarde sur son cas. Mieux, qu'on lui tende une perche : nous écrire un truc déjanté, mi sucré mi poivré, un Ce que la vie signifie pour moi.*

*Sucre et poivre, compassion et rudesse. Déjante aussi. C'est bien la magie de la littérature, ça, et c'est bien tout l'art de Bartelt de nous emmener là où l'on ne pen-*

*sait guère aller. Faux désinvolte, vrai philosophe (« je mange tous les jours, j'écris tous les jours »), l'écrivain des Ardennes ose ici le récit, se met en scène, à nu comme un nouveau-né de soixante ans, et nous raconte sa mère. Expert des solitudes, il va ici a contrario de l'un de ses personnages qui gardait la sienne « pour lui tout seul ». Depuis qu'elle est morte elle va beaucoup mieux empaqueter de tendresse des solitudes à l'infini. Celle du fils, celle de la mère, celles de tout un petit peuple des ombres.*

*Plus que jamais, l'orphelin se laisse aller à ses penchants, la tendresse, donc, et son besoin irréprouvable d'histoires. Lire, écrire, et tope-là la vie !* MARTINE LAVAL



DE TOUTE FAÇON, ce matin rien n'est plus neuf que ce qui n'était déjà pas très neuf hier matin. On continue à n'être pas mort, ce qui, sans être une sinécure, n'apparaît pas comme une nouvelle désastreuse. En ce moment, je cours les hôpitaux, les hospices. J'entends crier les vieillards qui agonisent. Certains appellent la mort comme une délivrance. D'autres la supplient de les laisser durer encore un peu. Je vois des corps trop maigres, trop gras, trop anguleux, trop arrondis, qui pissent dans la ouate, chient de même, mouillent de bave leur vieux pyjama à rayures, font puer leurs pantoufles, se cassent contre le coin du lit, suspendus à des tuyaux, respirant mal, geignant, blafards, effrayés comme des condamnés, punis d'on ne sait quel égarement, l'horreur banale de l'existence, en fin de compte.

Mes pitiéés sont sans limites. Je sens que je comprends tout, sans révolte, que je suis chacun de ces corps en souffrance, je veux dire « qui attendent » sans savoir quand l'administration suprême prendra leur cas en considération, ce soir, demain, dans un mois, dans une heure.

Il y a quelques semaines, une vieille dame, sublime de laideur, périlclitait en braillant comme un âne, assise dans son oreiller, douloureuse malgré les piqûres, les médicaments, les bonnes paroles, appelant son fils, sa fille, des gens que personne ne connaît, peut-être des morts d'avant elle, ses parents, ses frères, des amis, on ne sait rien des existences, rien de rien, mais en gros on devine.

Elle est morte. Je l'avais vue la veille de sa mort. Il fallait qu'elle meure. C'était écrit dans ses gènes, la date, la minute, la seconde, avec des chiffres, des lettres, mais sans recommandations spéciales pour la suite : l'inconnu, l'inquiétant. J'ai mal. D'autres sont mortes aussi, depuis. Que je n'ai pas vues de si près. Dont on m'a parlé. Sans me préciser leur nom.

Des jeunes femmes, salariées et bien contentes de l'être, font ce qu'elles peuvent, torchent, rappellent à l'or-

dre, s'entraînent à rire, de sorte que ce couloir de la mort n'ait pas déjà des allures de cimetière. Ici, on vit encore. Peu. Pas. Ce n'est pas vivre. Finir, ce n'est pas vivre. Quand la respiration s'amenuise, que les os deviennent sensibles comme des plaies, on vous charge sur une civière. Direction la grande ville, à l'hôpital, on y meurt mieux qu'ailleurs. Les jeunes femmes organisent la joie de ce départ, c'est leur métier.

« Dans une semaine, madame, vous reviendrez nous voir ! Quand vous serez bien soignée ! Quand tout ira bien ! Même pas une semaine ! Vous avez déjà meilleure mine ! »

Pieuses paroles. Personne ne reverra plus la vieille personne. D'autres gens la pleureront peut-être, s'il lui reste des héritiers, un fils pas trop mauvais, une cousine un peu plus jeune, des voisins qui savent presque tout et qui sont comme de la famille, parfois.

Toute cette misère me déprime sournoisement. C'est qu'elle me concerne aussi. Pas plus, pas moins. Ma mère, qui vit encore chez elle, fait semblant de lire. Une fois par semaine, elle se traîne vers la bibliothèque de quartier

où elle emprunte quatre volumes de littérature policière. Mais je sens qu'elle n'y comprend plus grand-chose. Ses yeux parcourent la ligne d'écriture, mais le monde a trop changé, même dans les romans. Elle ne s'y reconnaît plus. Elle s'endort à la fin du chapitre, avec le sentiment d'avoir lu, comme elle a lu tout au long de sa vie. Elle vit encore dans l'illusion qu'elle s'intéresse à cette forme de futilité qu'est la lecture. Elle s'accroche au volume de papier. Là-dedans, c'est plus vivant que dans sa tête. Elle regarde le livre, le livre la regarde, très vieux couple. Ce n'est jamais le livre qui s'en va le premier. Il veille. Avant de passer à autre chose, à quelqu'un d'autre.

Ma mère, qui sent qu'elle ne vivra peut-être plus des années maintenant, et qui commence à perdre le sens du présent, me disait hier, mais comme si elle n'adressait ces paroles à personne en particulier, et à moi encore moins qu'à n'importe qui d'autre : « À mon âge, on est quand même content d'être là. On profite encore bien. »

En février, elle prendra quatre-vingt-cinq ans. Depuis quelques mois, elle décline, je trouve. D'abord, elle s'ennuie.

Les vieux s'ennuient. Je découvre aujourd'hui qu'ils ont besoin de compagnie pour distraire l'idée de la menace qui se précise. Les visites les étourdissent, en quelque sorte, les obligent à se tourner vers le versant animé de l'existence. La solitude n'est qu'une attente qui se transforme sans doute en appréhension. Ce sont des choses que j'ai mis trop de temps à comprendre réellement, alors que j'ai passé ma vie à les imaginer, parlant de la mort, de notre fin intime, de cet effacement définitif de soi, pour m'offrir l'illusion peu vertueuse de dominer les démons et les peurs. L'affaiblissement progressif que j'observe chez ma mère me replace avec violence devant la réalité indubitable de la nature qui fait ce qu'elle veut, quoi qu'on en pense et quelles que soient les astuces qu'on oppose à son indifférence.

Souvent, quand je lui rends visite, il me revient le souvenir très précis d'une scène de ce film d'André Delvaux, *Un soir... un train*, quand le personnage interprété par Yves Montand passe quelques instants dans l'hospice où sa mère use le peu de jour qu'il lui reste à revoir. Après de cette personne qui lui est la plus proche, il lui

semble se trouver à côté quasiment d'une étrangère, à des années-lumière de sa vie à lui, qui tourne rond, qui respire large, qui pense à l'avenir, qui ne soupçonne pas ce que peut être l'acte de mourir. Il s'ennuie. Elle lui offre une pomme. Je ne me souviens plus ce qu'il en fait. Peut-être la jette-t-il en sortant. Peut-être la glisse-t-il dans sa poche. J'imagine seulement qu'il trouve le temps long, qu'il pense au train qu'il doit prendre, à la conférence qu'il doit donner dans une université, à sa femme qu'il a quittée deux ou trois heures plus tôt. Il fait son devoir de « bon fils ». Mais les hommes peuvent-ils être de « bons fils » ?

Dès que j'arrive, elle ouvre la boîte de biscuits. J'en grignote deux ou trois, parfois en buvant un bol de café en poudre, avec de l'eau chaude directement tirée au robinet de la cuisine, sous lequel j'ai relavé le bol, au bord duquel j'aperçois toujours des traces suspectes. Finalement, rendre visite à ses parents âgés, c'est venir les regarder mourir et s'habituer à cette pensée atroce de leur dénouement et de notre vie sans eux, qui étaient notre dernier rempart. Une fois qu'ils sont morts, la vie

travaille à nous presser de les rejoindre, évidemment. Notre tour est arrivé. Nos plus fidèles alliés ont lâché prise. Nous sommes en premières lignes et nous savons qu'il n'y aura même pas de bataille.

Elle a encore fait des siennes. Quand je suis passé chez elle, elle revenait d'en ville, portant un cabas qui contenait une paire de pantoufles, un tablier plié avec soin, des gants.

« Tu viens d'où ? lui ai-je demandé, étonné.

– Je reviens de mon travail...

– De ton travail ? Quel travail ?

– J'ai été faire le ménage à la charcuterie, comme tous les jours.

– Il n'y a plus de charcuterie depuis au moins vingt ans, voyons !

– Si. La preuve, c'est que sur la porte c'était marqué : "Aujourd'hui, y'a du bourguignon !" »

Inutile de discuter. Mais faut-il sans réagir accepter ces déraillements ?

De temps en temps, j'évoque devant elle la possibilité d'un placement dans une maison de retraite.